

## Textes café de la paix n° 64 : le courage et la revitalisation de la démocratie

« *Chaque époque affronte, à un moment de son histoire, son seuil mélancolique. De même, chaque individu connaît cette phase d'épuisement et d'érosion de soi. Cette épreuve est celle de la fin du courage. Comment convertir le découragement en reconquête de l'avenir ?* » Cynthia Fleury

### I Les significations du courage

#### 1 )Définition

COURAGE n.m., réfection irrégulière (XIII<sup>e</sup> s.) de *curage* 1050, est formé de *cuer*, *coeur* et du suffixe *-age*. Le mot a été synonyme de *cœur* dans tous ses emplois figurés jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. À cette époque-là, il jouissait même de la vogue du suffixe *-age* qui le faisait préférer à *cœur* (comme *herbage*, *ombrage* à *herbe*, *ombre*). Sa spécialisation actuelle a dû être prise d'abord par *courageux* (ci-dessous). *Courage* a une valeur très générale en ancien et moyen français jusqu'au (XVII<sup>e</sup> s. ; il désigne, avec ses variantes anciennes (*curage*, *couraige...*), d'abord une tension psychique, intention ou désir, plus ou moins vive et ardente ; ces valeurs restent vivantes dans certains dérivés (*encourager*, *décourager*) ; puis la force d'âme, la vertu morale dans quelque domaine que ce soit, et plus spécialement les qualités de caractère réservées à une élite, alors synonyme de *cœur*, au figuré. *En son courage* s'est dit pour «dans son cœur, en soi-même» ; *j'ay libre le courage*, écrit encore Ronsard. <> La spécialisation pour «force d'âme devant le danger» est ancienne et semble plus nette dans le dérivé *corajos*, *courageux* ; elle se répand dans la langue classique au détriment des autres emplois qu'elle élimine, à l'exception du sens d'«énergie» (pour un travail, une activité), encore usuel (*manquer de courage pour...*) comme l'acception de «dureté de cœur» (*je n'ai pas le courage de l'abandonner*). Le mot sert aussi d'interjection d'encouragement, au moins depuis le XVI<sup>e</sup> s. (Montaigne).

Le dérivé COURAGEUX, EUSE adj. (1160, *corajos*) se dit des personnes et des actes pleins de courage, aux divers sens du mot, mais surtout pour «qui méprise le danger». Cependant, la valeur «qui a de l'énergie» est encore vivante comme, régionalement, celle de «travailleur». •• Courageux a servi à former COURAGEUSEMENT adv. (1213, *corajeusement*) qui a les mêmes acceptions.

Les préfixés verbaux attestent les valeurs anciennes de *courage*. DÉCOURAGER <sup>y</sup>. tr. (*descoragier*, 1165-1170) signifie «enlever la force d'âme à (qqn).», d'où «rendre (qqn) sans énergie», et surtout «sans désir, sans envie pour qqch.». Robert historique de la langue française

#### 2)Évaluation du courage selon les époques

##### a) Conception classique

Chez le héros archaïque, la responsabilité était quasi absente, du fait même de son impétuosité. Comme le souligne Étienne Smoes dans *Le Courage chez les Grecs* d'Homère à Aristote (Ousia, 1995) : «Malgré son agitation frénétique, le héros homérique s'affirme par une profonde passivité et une non moins grande irresponsabilité. » Il est le jouet des dieux. Ce sont eux qui lui accordent la force d'agir, le kudos, cet « avantage instantané et irrésistible à la manière d'un pouvoir magique » que le dieu accorde tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon son gré, et « toujours pour donner l'avantage au moment décisif d'un combat ou d'une rivalité » (Émile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*). L'acte héroïque est un

acte pur, sans intention ni motivation, d'un être qui a surmonté la crainte parce qu'il a confiance en son destin.

« *Ce qui est courageux, ce n'est plus l'action isolée, mais la disposition générale face à la vie* »

C'est précisément contre cette figure que se caractérise le courage chez Platon, dans le dialogue socratique qui lui est consacré, le *Lachès*. Alors que Lachès définit le courage assez classiquement comme la détermination du soldat à « *tenir tête à l'ennemi en gardant son rang, sans prendre la fuite* », Socrate lui oppose toutes ces occasions où il nous est donné, loin des champs de bataille, de faire preuve de courage : devant la maladie, la pauvreté, les vicissitudes de la vie publique, les peines et craintes de l'existence, etc. Tandis que Lachès accepte finalement de redéfinir le courage comme « *une certaine fermeté d'âme* », Socrate lui demande : « *Mais que dire de la fermeté qui s'accompagne d'irréflexion ou de folie ?* », de la fermeté d'âme de ceux qui se donnent les objets les moins nobles de l'action ? Contre le mythe héroïque, Socrate penche donc vers une vision intellectuelle du courage, qu'il définit comme une science – « *la science de ce qu'il faut craindre et de ce qu'il faut oser* ». Ce que confirmera *La République* en définissant le courage comme une « *opinion droite concernant les choses à craindre* ». En même temps, ce savoir n'est pas de l'ordre d'une compétence technique. Et la discussion avec Lachès se conclut même par un éloge de la bravoure spontanée. Si je dois descendre dans un puits pour sauver des individus, soutient Socrate, le fait de ne pas m'enquérir des risques encourus et de ne pas être pompier rend mon acte plus courageux encore... Dans tous les cas, le courage n'est une vertu morale que s'il se distingue d'une action réflexe et s'il est entouré par une forme de délibération. L'homme courageux est celui qui éprouve la peur, avant de la maîtriser par la raison et de la transcender dans l'action, à la différence du téméraire, qui se lance sans réfléchir pour récolter les lauriers éphémères de la gloire.

La dimension intellectuelle du courage, qui est au cœur de sa redéfinition philosophique, contient deux aspects : un aspect technique (la connaissance des alternatives en présence, des risques et des chances de succès...) et un aspect éthique (la valeur défendue). Il s'agit d'une intelligence pratique, qui est à la fois indéfinissable et très précise. Comme le dit Aristote dans *l'Éthique à Nicomaque* : « *Celui qui attend de pied ferme et redoute les choses qu'il faut, pour une fin droite, de la façon qui convient et au moment opportun, celui-là est courageux.* »<sup>1</sup>  
*Legros philomagazine n°29 Mai 2009*

## **b) Le courage à l'ancienne a-t-il déserté la société<sup>2</sup> ? Le brouillage contemporain**

En réalité, c'est l'âge démocratique lui-même qui obscurcit l'ancienne notion de courage. Celle-ci semble appartenir à un autre monde que le nôtre. Aristocratique, masculine (en grec, *andreia* désigne à la fois le courage et la virilité), inégalitaire et discriminante, elle s'accorde

---

<sup>1</sup> « *Juste moyenne entre deux extrémités fâcheuses, l'une par excès, l'autre par défaut* », le courage, comme toute vertu, est conçu par Aristote comme un équilibre parfait entre deux extrêmes. Dans le cas qui nous intéresse, le courageux est celui qui se tient loin de la lâcheté (qui est un excès de crainte) comme de la témérité (qui est un excès de confiance). La vertu n'a pourtant rien d'une tiédeur ; c'est au contraire un sommet qu'il nous faut conquérir. Le courageux est celui qui n'a pas *trop* froid aux yeux tout en sachant prendre des risques calculés. S'il n'y a pas de courage sans peur, être courageux, ce n'est pas forcément terrasser les craintes une fois pour toutes mais plutôt maintenir le cap et prêter l'oreille, toujours, à la raison. Le courageux n'est pas un illuminé qui n'a peur de rien et pêche par excès de confiance en soi : il voit la réalité telle qu'elle se présente et peut ressentir une peur instinctive, naturelle, utile dans certains cas, sans se laisser guider par elle  
jollien. Philomagazine n°84 Novembre 2014

<sup>2</sup> Alexandre Soljenitsyne, héros de la dissidence soviétique, déplore « *le déclin du courage* », qui « *est peut-être le trait le plus saillant de l'Ouest aujourd'hui pour un observateur extérieur (...)* Ce déclin du courage est particulièrement sensible dans la couche des dirigeants et dans la couche intellectuelle dominante, d'où l'impression que le courage a déserté la société tout entière... 1978

fort mal avec la passion de l'égalité qui, selon Tocqueville, fonde la vie démocratique. Cette antique vertu semble en outre aussi amoral que contraire à l'esprit critique. Comme l'écrit Voltaire, « le courage [...] n'est pas une vertu, mais une qualité heureuse commune aux scélérats et aux grands hommes » (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1756). Aujourd'hui, les djihadistes fanatisés doivent se trouver plus courageux que des Occidentaux qu'ils imaginent abrutis par la consommation et les doux idéaux humanitaires. Par ailleurs, dans une société démocratique, vaut-il mieux foncer sans réfléchir lorsqu'une bagarre s'engage, au risque de propager la violence, ou appeler les forces de l'ordre, qui savent ce qu'elles ont à faire ? Le courage n'est-il pas l'ultime reliquat d'une morale de la conviction, sympathique dans *Titanic* ou *Slumdog Millionaire*, mais qui disparaît lentement grâce aux progrès d'une morale de la responsabilité, moins sanguine et plus abstraite ? Narcissique, infantile, trop enthousiaste pour être réfléchi, le courage mériterait d'être remplacé par le sens de la mesure et le calcul des conséquences. Dernier écueil : le courage sans peine, cette posture consistant à se rebeller sans prendre de risques, est devenu courant. Révoltés médiatiques et insoumis complaisants discréditent la vieille vertu des géants d'antan. Au fond, le courage n'exprimerait plus aujourd'hui que l'aristocratie misogyne des Anciens, les épanchements chevaleresques des médiévaux (le mot, dérivé de « cœur », date du XI<sup>e</sup> siècle) et les préjugés nobiliaires de l'Ancien Régime. Battu en brèche par l'esprit moderne de non-violence, d'égalitarisme, de morale et de modestie – on célèbre plus volontiers les justes et les humbles qui ont caché des Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale que les soldats d'Austerlitz –, le courage classique, malgré les soubresauts bonapartistes, est en perte de vitesse. Le courageux n'est plus aujourd'hui le combattant, mais la victime : un civil qui endure est désormais plus valorisé qu'un soldat qui obéit aux ordres. Il n'est plus celui qui se bat vaillamment pour la victoire de son camp, mais celui qui est prêt à se dresser contre le sien. On prête davantage de courage au poilu qui se mutine contre les généraux qu'à celui qui montre sa bravoure au combat. Cette vertu s'est tellement transformée qu'on n'y reconnaît rien de ce que des siècles de littérature ont décrit.

. Michel Eltchaninoff Philomagazine n°29Mai 2009

## **II) Courage et politique**

### **1) Le courage de l'homme d'état**

#### **a) formes**

A l'homme d'Etat, il incombe donc de faire preuve de courage. C'est bien le moins qu'on puisse exiger de lui. Le courage de la sincérité et de la vérité, tout d'abord. C'est aujourd'hui méritoire puisque les fluctuations de l'opinion, sans cesse mesurées et évaluées par des sondages, incitent les gouvernants à tenir aux citoyens le langage que, selon ces sondages, ces derniers semblent avoir envie d'entendre plutôt que celui que ces mêmes gouvernants croient juste et vrai. Le courage de la constance, en deuxième lieu. Aucun gouvernement ne répond aux espoirs de l'ensemble des citoyens, parce que leurs attentes ne sont pas unanimes. La médiatisation croissante de la vie politique grossit à plaisir ce qui va mal et ce qui divise, souligne les inévitables erreurs et les décisions maladroitement ; elle nourrit les mécontentements. A l'homme d'Etat de maintenir, malgré la polémique et les attaques, le cap qu'il s'est tracé et poursuivre les objectifs qu'il s'est assignés. Le courage de la morale enfin et, peut-être, surtout. La critique de la politique, le discrédit qui atteint une grande partie du personnel et des partis politiques relèvent d'une crise de confiance, elle-même parfois fondée sur les accommodements financiers dont certains d'entre eux ont cru pouvoir user pour

mener leur action. En ces domaines au moins, les citoyens attendent des hommes politiques un exemplaire courage

Kalli Giannelos, *Composer un monde commun : le courage et la politique*, Nonfiction, 2015

### **b) Sa falsification dans le monde du spectacle**

"Au fondement même du politique, il y a la communication, la mise en commun. Le problème n'est donc pas de "communiquer", mais de travestir l'idée même de communication en lui substituant celle de spectacle. Plaire et divertir devient pour le leader le plus sûr moyen de ne rien partager de son pouvoir. En se faisant leader de fiction, metteur en scène attitré des citoyens, le chef de l'Etat cherche moins à "communiquer" qu'à confisquer. Derrière l'hypercommunication, le manque de transparence sur l'action politique demeure. Et derrière l'histrion, l'autocrate sommeille. Le berlusconisme en est un parfait exemple, mais n'a pas le monopole de l'histrionisme. Ce dernier peut se faire plus silencieux. En ce sens, le mutisme et la raréfaction des présences "privées" peuvent constituer un parfait acte II d'une présidence. L'histrionisme n'en sera pas moins présent : toujours l'hypercaptation de l'attention ; toujours l'égo politique ; mais cette fois-ci en maniant l'art du retrait. À pratiquer l'histrionisme politique, tout chef d'Etat s'éloigne du courage politique et ne fait que réaliser "Toujours plus de la même chose". Son agitation est la plus sûre filiation avec ses prédécesseurs. Le nouveau leader se targuait d'être courageux et de faire enfin rupture. Rien de tel. Il histrionise, orchestre et monopolise l'agenda médiatique, et pratique le faux changement. Les théoriciens de l'école de Palo Alto nous ont appris qu'il y a "changement" et "faux mouvement". Il y a le changement qui fait que tout perdure davantage, le changement illusoire, préféré des hommes de pouvoir, celui des agités qui "patinent" : ils ne parviennent pas à sortir du cauchemar qui les étreint, et nous avec. Et il y a les changements qui créent les nouveaux socles de la démocratie et font les seuils de la démocratie, ou ces ruptures qui font réforme. Alors certes - et c'est là une heureuse nouvelle - rien ne tue moins l'histrion que la fin des applaudissements. Seulement, en ces temps de démocratie du spectacle, l'histrionisme politique a tôt fait d'éroder les procédures de vertu et de voir, à l'inverse, les circuits de corruption passive créer des systèmes d'acceptabilité, plus difficiles à déverrouiller par la suite. Enfin, la contre-exemplarité, fruit de l'avènement de l'individu décomplexé, soit cette nouvelle modalité du leadership politique, met en exergue un comportement pronôïaque, ou le contraire de la paranoïa, à savoir le sentiment contenté de soi-même, d'un moi se vivant comme clé optimisante du système, apprécié de tous, celui tant espéré et attendu, celui qui dénoue là où les autres sont noués. C'est d'ailleurs un aspect plutôt sympathique de la chose, avant que cela ne vire au pathétique. Car le pronôïaque, médiocre parmi les médiocres, est convaincu de son caractère exceptionnel. A ce titre, il vit toujours des moments exceptionnels, particulièrement dans un récit qu'il en fait. Il est celui qui donne le la, met l'ambiance, déjoue l'ennui. Avant lui, il n'y a ni fête ni destin. Encore une fois, l'histrion n'a pas le charisme incivil du méchant homme. Il est l'ordinaire fait roi, celui qui invente ou change la règle mais ne la suit jamais, l'idéal des moi infantiles, leur premier fantasme élevé au rang de princeps. Et s'il n'est pas pervers directement, l'histrion construit néanmoins des processus pervers où l'autre n'est présent qu'à titre de spectateur de son succès. Première étape d'une désubstantialisation qu'il compte bien lui faire subir. Dans un premier temps, le rendre spectateur, donc lui confisquer son pouvoir d'agir."

Cynthia Fleury<sup>3</sup> ; *La fin du courage*, Fayard, 2010.

## **2) Le courage du citoyen**

---

<sup>3</sup> Philosophe et psychanalyste. Professeur à l'American University of Paris.

a) « Le citoyen est celui qui a le courage de transformer ses paroles en actes, ses pensées en engagement, sa position intellectuelle en conviction réelle. Bref, celui qui passe de l'indignation à la mobilisation. Lorsque nous disons ici que le courage consiste à passer de la parole aux actes, nous avons conscience que certaines formes de paroles sont déjà des actes et donc que certaines paroles sont courageuses : par exemple, le fait de dénoncer publiquement une injustice protégée par l'omerta. Ce qu'on appelle donc ici « le passage de la parole aux actes » désigne le passage d'une parole timorée qui ne s'exprime que dans les cercles restreints de la sphère privée à une parole politique qui affirme ouvertement et publiquement ce qu'elle a à dénoncer. De même, l'action politique peut être une pensée, car il y a des pensées qui sont si radicales et affranchies des normes établies qu'elles en sont courageuses. Le courage, invitant ainsi à l'action, nous fait pénétrer dans *l'espace public*. Et c'est bien le propre du citoyen que d'inscrire son action dans cet espace public, de libérer ses convictions de la prison de sa pensée pour les laisser s'exposer à tous et s'incarner en actes (...)

### **b) Le parler vrai**

Dans ses derniers cours au Collège de France, en 1983 et 1984, Michel Foucault revient à plusieurs reprises sur une forme particulière d'existence qui, à l'instar des cyniques grecs<sup>7</sup>, consiste à faire de sa vie un scandale et un plaidoyer pour la vérité. Nous avons tous en mémoire Diogène, se promenant dans son tonneau, se masturbant en public, et recevant le roi Alexandre, venu lui rendre visite, en le traitant de bâtard. Il s'agissait par ce comportement outrageant d'adopter une posture éthique faisant de sa vie un « témoignage de vérité »<sup>4</sup>. Par ce biais, Foucault interroge la fonction du « dire-vrai » (parrhèsia) en politique. La thèse est la suivante : la parrhèsia – entendue comme courage de dire la vérité – et la démocratie entretiennent depuis toujours un lien intime. Dans son cours du 2 février 1983, Foucault explique que la démocratie athénienne repose non sur deux, comme on l'a souvent répété, mais sur trois principes. L'*isonomia*, bien sûr, c'est-à-dire la loi égale pour tous et l'égalité de tous devant la loi. L'*isegoria*, aussi, qui désigne l'égalité de parole : quelle que soit son métier et sa position sociale, chaque citoyen est libre d'exprimer son opinion à l'assemblée. Mais à ce régime de la « parole démocratique », Foucault ajoute une seconde dimension : la parole libre et égale (isegoria) se voit doubler de la « parole vraie », du franc-parler, du courage d'exprimer publiquement ce qui dérange, qui ne fait pas plaisir à entendre mais doit être dit. La parrhèsia se définit alors comme la prise de parole d'un homme courageux qui, refusant la complaisance et la flatterie, décide de dire au peuple la vérité, quel que soit le prix qu'il en coûte (pour le peuple, mais surtout pour l'homme qui s'adresse au peuple). Le courage comme vertu cardinale du sujet politique »

Manuel Cervera-Marzal *Le courage comme vertu cardinale du sujet politique*, **Variations** Revue internationale de théorie critique

### **3) Le prix de la lâcheté et du renoncement est beaucoup plus cher à payer que le prix du courage.**

#### **a) Rien n'est jamais acquis**

« Entre le courage et le reste des actions, il y a toujours une solution de continuité. Et chez Jankélévitch, les courageux, comme les justes, ont l'art de commencer. L'art de commencer au sens où, d'une part, le courage relève de la décision pure, celle qui fait origine ; et d'autre part, le courage comme la justice est un acte sans capitalisation possible. Ce n'est pas parce qu'on a été juste ou courageux qu'on le sera demain et que cela nous absout de l'être encore

---

<sup>4</sup> L'enjeu, pour le citoyen courageux, c'est, à l'instar du cynique, de trouver la manière la plus "serrée" de lier son discours et sa vie."

et encore. « Le juste est aussitôt arrivé que parti, et inversement les justes sont des commençants<sup>5</sup>

*Les courageux sont des commençants, écrit Jankélévitch. Des commençants et des recommençants. Même si à chaque fois ce recommencement est toujours différent, et donc toujours commencement : ce qui est fait n'est nullement fait ; ce qui est déjà fait n'est pas encore fait.*

Impossible de se dire courageux. Il faut simplement l'être, dans l'instant. Impossible de s'en satisfaire. La chose n'est jamais réglée. Il y aura toujours épreuve à surmonter pour prouver que l'on est courageux (...°)

### **b) contre l'érosion et l'entropie collective revendiquer l'insubstituable**

*Cette chose qu'il faut faire, c'est moi qui dois la faire.* « C'est moi qui dois la faire ; et non pas quelqu'un en général, non pas ce Moi-en-Soi, qui n'étant ni moi, ni toi, ni lui, mais seulement On, est la personne qui n'est personne.<sup>6</sup> » Et telle est sans doute la difficulté. Car le « on qui n'est personne » est sans doute notre viatique habituel. Notre vie journalière est le fruit de ce « On ». On vit sans vivre. On vit en attendant et la mort et la grâce, mais de façon si peu différenciée qu'on manquera les deux. Le courage, d'une certaine manière, c'est déjà cela : l'autre nom d'un rendez-vous avec soi-même. Le courage, c'est saisir la valeur régulatrice de l'irremplaçable. Le capital s'inscrit dans une morale sadienne. « Sade imaginait une utopie sexuelle où chacun avait le droit de posséder n'importe qui ; des êtres humains, réduits à leurs organes sexuels, deviennent alors rigoureusement anonymes et interchangeables. Sa société idéale réaffirmait ainsi le principe capitaliste selon lequel hommes et femmes ne sont, en dernière analyse, que des objets d'échange. »<sup>7</sup> Mais voilà, le système saura exploiter les « rusés », du moins leur donner raison : ils sont bel et bien interchangeables, échangeables, substituables. L'un vaut pour l'autre. Leur propension à s'anonymiser les rend, en effet, plus vulnérables encore, eux qui s'ingénient à devenir les invisibles du système. Le grand marché du monde se nourrit de ces invisibilités-là. Seul le courage pourrait leur redonner cette unicité qui les sauverait du piteux commerce. Revendiquer l'insubstituable, faire surgir l'irréductible en soi suffirait à faire cesser le troc. Du moins à le déstabiliser. Reprendre courage, c'est ainsi retrouver le chemin de la subjectivité inaliénable<sup>8</sup> »

Cynthia Fleury « Le courage du commencement » *Etudes* • Janvier 2014 • n° 4201 •

---

<sup>5</sup> 2. Vladimir Jankélévitch, *Le sérieux de l'intention. Traité des vertus I*, Champs-Flammarion, 1983, p. 125

<sup>6</sup> *Le sérieux de l'intention. Traité des vertus I*, op. cit p. 129

<sup>7</sup> Christophe Lash, *La Culture du narcissisme*, Flammarion.

<sup>8</sup> . Une société qui fonctionnerait sans sujets autonomes ne serait plus un collectif humain, mais une machine. Ce serait un lieu où régnerait la terreur totalitaire. Le final de *1984* de George Orwell est terrible. Le héros Winston Smith, après sa rééducation, a été brisé. Le roman s'achève ainsi : « *La lutte était terminée. Il avait remporté la victoire sur lui-même. Il aimait Big Brother.* » *1984* est un roman qui nous raconte un meurtre d'âme commis par un pouvoir totalitaire. C'est le contraire même de ce que doit viser la démocratie. J'en déduis que la démocratie est vivante quand elle permet de favoriser l'émergence de sujets autonomes. Cela nous amène presque à une définition psychopolitique : la démocratie est cette organisation politique très particulière dans laquelle les êtres humains vont pouvoir faire l'expérience du « souci de soi ». Winston Smith, à la fin du cauchemar raconté par Orwell, est devenu interchangeable, remplaçable. Il est n'importe qui d'autre dans la société d'Océania. La démocratie doit réaliser un équilibre bien différent, permettre aux êtres de se vivre comme irremplaçables dans un cadre commun. Cynthia Fleury *philomagazine* n°93 Octobre 2015